

## *Ô calor*

Raphaël H

Number 108, Winter 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14263ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Éditions Triptyque

### ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

H, R. (2006). *Ô calor*. *Moebius*, (108), 91–100.

## RAPHAËL H

### *Ô calor*

Je ne m'en sortirai pas.  
C'est ma seule certitude.

Des certitudes, ô, j'en ai perdu et j'en perds encore.

Par exemple, j'ai toujours été d'accord avec cet Américain, vedette de base-ball qui plus est, qui disait que le ciel est la seule limite. Je pensais jadis que chacun pouvait, s'il le désirait et était prêt à mettre les efforts nécessaires, repousser ses contraintes afin de créer son propre bonheur. Plus maintenant. J'ai aujourd'hui compris pourquoi l'autre pouvait parler ainsi : il n'était pas qu'un simple employé de bureau n'ayant ni le salaire ni la nationalité permettant en ce monde d'atteindre une prospérité reconnue. Moi si. De plus, par une malchance certaine, la tour qui contient le bureau qui m'emploie est présentement en train de brûler.

J'ignore ce qui a déclenché l'incendie. Je m'en préoccupe peu. Tout ce que je sais, c'est l'alarme. L'alarme qui, précédée d'une odeur de plastique brûlé, a retenti dans l'immeuble en affirmant à tous les employés qu'ils se devaient de sauver leur peau. Il m'est impossible de ne pas l'entendre. Il m'est possible de ne pas obéir à sa panique. Les étages du dessous sont déjà condamnés. Le feu monte et il monte vite. Il a entamé son ascension d'une fougue que j'aimerais bien le voir abandonner. Les matériaux synthétiques qui composent l'intérieur de la tour brûlent bien, trop bien ; ils auraient pu y penser plus tôt. De toute façon, les autorités sont toujours coupables, c'est connu. Comme toujours, elles s'expliqueront, s'excuseront et jureront que rien de tel ne se reproduira, invoquant je ne sais quelle croyance aux capacités humaines. Ils ont sûrement

déjà annoncé à la télévision qu'il y aurait plusieurs morts : l'événement a probablement l'honneur de faire la une du bulletin de nouvelles en ce moment. Je me tiens à l'avant-dernier niveau de l'édifice. J'y occupe en quelque sorte le poste de préposé aux sacrifices humains. Mal rémunéré, je déconseille.

Maintenant cinq ans que je travaille dans cette boîte – car oui, on peut résolument taxer mon employeur de « boîte » sans se faire usager d'images saturées. Un contenant subdivisé de parois isolantes et un contenu sans commentaires forment à eux seuls une synthèse avisée de cet écrin raté. J'y étais sans aucun doute le plus effacé des subordonnés. « Étais » et non « suis » car elle brûle, la boîte, ce qui la rapproche diablement de l'imparfait. En tant que responsable exécutif de l'aménagement des employés, je m'ennuyais. J'occupais un poste trop primaire pour mépriser les uns et m'élever au-dessus d'eux, tout comme mon emploi était trop futile pour être suffisamment méprisé, ce qui m'aurait au moins permis de lutter farouchement avec les autres pour obtenir de meilleures conditions de travail. J'étais donc forcément stable ; qu'y a-t-il de pire que d'être une présence sans profondeur ? Je suis le milieu vide de la boîte, et ce depuis mon arrivée.

Je m'en souviens bien, d'ailleurs, de cette arrivée. C'était un mardi, il y a cinq ans de cela. J'étais logiquement plus jeune, socialement plus ambitieux et naturellement plus naïf. Pourtant, j'avais un avenir, et un bon, croyais-je. Ce jour-là, je faisais mon entrée et tenais à ce que cette entrée soit digne de ma personne. Je voulais être le jeune poulain de la maison, accueilli et apprécié de tous ; et si ma gloire ne devait pas me faire rayonner tous les jours, je comptais au moins sur cette première pour me léguer une bonne part de chaleur lumineuse. Mais non.

Par le plus malheureux des hasards, le jour de mon entrée au bureau, mon jour, devait coïncider avec celui de la mort du chef du bureau. Dans la pièce centrale de la tour où il s'était la veille enfermé, une balle tirée d'un pistolet tenu par lui-même lui aérail l'encéphale. Un petit

trou pour lui, un grand pour moi. Rassemblement immédiat autour dudit bureau. Questions posées par intermittence aux enquêteurs et aux responsables. Émotions en thérapie de groupe. Fascination pour l'infini dégagé par la situation. Et ignorance prodiguée au petit nouveau qui, debout parmi les autres, n'était que l'appendice de l'événement. Mon séjour dans la boîte fut similaire à ce premier jour : la motivation étant un plat qui se mange chaud. Tiens, c'est presque drôle, le contexte qui me comprend chaleureusement finit par m'inspirer. Je suis bien assis.

Je ne m'en sortirai pas.

Il y a trop de fumée pour que je m'en sorte. L'air est devenu dense à en perdre ses propriétés de transparence. Les émanations chimiques des étages inférieurs le souillent de leur artificialité et moi, je respire, tel un pauvre organisme soumis au bon vouloir de son environnement pour survivre. Anormalement chargé, il me sirote la gorge ; les particules qui y flottent me tueront, je n'ose pas me mentir. Les petites bêtes mangent parfois les grosses, il faut croire.

Ce n'est d'ailleurs pas la première fois. Tant de gens ont eu leur dose d'échecs causés par des supposés plus petits, moins talentueux ou travaillants qu'eux. Pour ma part, il y a un de ces échecs qui, disons, m'est resté dans la gorge.

C'était il y a plusieurs années. J'étais fou d'Elle. Je l'avais emmenée dans un café à la mode où se côtoyaient pour quelques heures sous la fumée et les rythmes dansants l'élite délurée et la jeunesse excitée. Je l'avais rencontrée quelques semaines plus tôt. J'en étais resté presque bouche bée. Presque, oui, car je me retenais toujours de briser par une cavité buccale béatement ouverte les moments que nous passions ensemble. Ce soir-là se déroulait à merveille, ô rouge tapis de l'émerveillement. Mais « Il » devait entrer. Il revenait tout juste de la guerre. Il y avait combattu en lion, et avait pour le bonheur de tous arraché huit de ses compagnons à la mort. Il en avait perdu son bras droit. Il avait gagné les récompenses militaires, la reconnaissance politique et l'admiration populaire. La

renommée nationale qui l'accompagnait encore – Il venait tout juste de sortir des conférences de presse à la suite de son séjour à l'hôpital – l'avait suivi ce soir-là jusque dans le café où Elle et moi tourbillonnions. Peut-être pas dans le même sens, en y repensant bien.

Tous et surtout toutes avaient remarqué son entrée. Il était jeune. Il était beau. Il était blessé. Il était petit. Idéal compagnon pour l'instinct maternel. Et moi, tel un lait trop gras qu'on oublie, je restais figé. Rassemblement immédiat autour dudit héros. Questions posées par intermittence aux compagnons et autres connaisseurs. Émotions en thérapie de groupe. Fascination pour l'infini dégagé par la situation. Et ignorance prodiguée au garçon ordinaire qui, debout parmi les autres, n'était que l'appendice de l'événement. Elle fut la gagnante de la soirée. Elle partit avec le héros sous les regards envieux des autres dames, et le mien.

Je ne m'en sortirai pas.

Je suis seul dans mon petit bureau. Tout n'y est que feutre, plastique, moiteur. Autour de moi, ils crient, ils courent. Ils se jettent dans les escaliers de secours – pour désespérés seulement. Ils crient et courent de plus belle en réalisant que le courant y est ascendant, qu'ils doivent monter, gravir les marches une à une parmi les cris et les bousculades tout en sachant qu'en haut, le toit les attend. Autour du toit, il y a le vide. Et autour du vide, la mort. C'est en raisonnant ainsi que la plupart finiront par se jeter dans l'immensité aérienne. Certains sauront peut-être contenir suffisamment leur frayeur pour savourer leurs dernières secondes. Les yeux fermés, le sourire aux lèvres, rien, absolument rien pour les retenir, une fois au moins. Ceux-là seront minoritaires. Les autres trouveront sûrement le moyen de s'accrocher à quelque chose. Le constat de leur chute ne sera que plus abrupt. C'est grâce au courant ascendant qu'ils auront réalisé qu'eux non plus ne s'en sortiraient pas.

Je l'ai compris depuis longtemps. Je n'ai pas besoin de courant pour penser. Je n'irai pas comme un écervelé user mes cordes vocales et mes souliers alors que je peux de-

meurer confortablement assis dans mon fauteuil à regarder la ville par la fenêtre. Je n'irai pas flamber mon adrénaline, brouiller mes pensées et affoler mon espoir en un vain désir de survie alors que je peux rester ici à réfléchir, à me remémorer tout en regardant le gratte-ciel duquel je suis majestueusement prisonnier. Je crois que tous les captifs devraient, comme moi, reconnaître que bien que d'un point de vue moral et vital, l'incendie soit un acte particulièrement odieux, d'un point de vue esthétique, c'est une somptuosité. Observer les constructions se tordre sous la chaleur, les flammes qui noircissent de leur salive goudronnée les murs, le mobilier. L'air qui ondule en se chargeant de poussières matérielles, les emportant au loin en un hymne à l'abstraction. La chaleur, reine de la situation, qui monte de son lourd manteau où les particules s'activent, et tourbillonnent les unes contre les autres. Les vapeurs à ma vue s'enroulent ; de toute façon, une prison qui brûle est belle à tous coups. Ceux qui gueulent dans les escaliers sont en train de manquer tout ça. Les derniers moments de leur existence leur auront servi à crier pour se rappeler qu'ils vivaient toujours. Pour rien. Quand il sera temps, moi, je crierai pour quelque chose.

En attendant, j'observe et je pense. Quel heureux hasard, mon supérieur vient tout juste de passer devant ma fenêtre. Il n'avait pas le visage d'un épanoui, à cette vitesse vertigineuse. À vrai dire, je doute que l'épanouissement fût un trait marquant de son existence. Après tout, il me ressemblait plus que je ne pensais. Un autre de plus à décrire au passé. Ces passés qui se multiplient me font d'ailleurs grimper de minute en minute dans la hiérarchie de l'entreprise. Peut-être en suis-je même déjà le supérieur, qui sait ? J'en mérite du moins tous les privilèges : ne suis-je pas, tel un noble capitaine, le dernier à quitter le navire en péril ? Si seulement ma solitude était accompagnée du silence qu'elle mérite. J'ai de plus en plus hâte d'entendre leurs cris cesser.

Ils n'ont aucun respect pour la mort.

Qui nous crève tous les jours l'abcès d'une vie qui s'effrite un peu plus chaque matin. Nous la voyons, l'enten-

dons, la sentons toujours autour de nous. Nous lui devons, si ce n'est reconnaissance, le respect des libérés. Comme un bon compagnon de route qui, malgré tous les travers que cause la vie, sera toujours là pour nous rappeler qu'aussi horrible que puisse être l'existence, une fin existe. Omniprésente. Indubitable. Majestueuse. Je pense ainsi depuis l'instant où j'ai choisi de rester assis dans ce fauteuil, devant cette grande fenêtre. Je ne sais plus.

Et au-delà de mon air ahuri, je me souviens de cette fois où je vis la mort violée.

C'était au tout début de mon adolescence. Je participais fièrement à une exposition scientifique ; j'y présentais un joli kiosque sur les propriétés collantes du venin de certains serpents. Or, mon voisin le concurrent, au kiosque adjacent, avait décidé de faire une exposition sur les effets du cancer sur le corps humain. Le problème – étais-je le seul à y voir une aberration ? – était que pour renforcer son argumentation, preuve vivante à l'appui, il avait convié à son kiosque sa mère, qui se mourait d'un cancer des poumons. Elle subissait depuis quelque temps une chimiothérapie et était en phase quasi terminale, du moins je le crois. Et le garçon de décortiquer, souriant, les monstres qui lui bouffaient sa mère sous les yeux. Exemple à l'appui, elle se tenait à ses côtés, chauve, immaculée, souriait radieusement. Son crâne dégarni n'avait en aucun cas diminué sa beauté : la femme avait des yeux brillants de tendresse, sa bouche flamboyant de l'étrange passion des condamnés. Les gens accoururent. Ce fut un succès fou. Personnellement, si j'avais eu à me déplacer, j'y aurais été pour comprendre la psychologie du jeune exposant. Mais la foule était là, émotive devant la mort. Questions posées au connaisseur et à la victime. Émotions en thérapie de groupe, fascination et ignorance prodiguée au scientifique ordinaire qui, stupidement, avait pensé que créer de solides colles avec le venin de certaines espèces de serpents pouvait être fascinant et qui, debout parmi les autres, n'était devenu que l'appendice de l'événement. Je restai là, penaud, parlant aux rares curieux qui s'intéressèrent aux colles. Il remporta le premier prix. C'est à ce moment qu'advint ma

rupture avec leur conception du talent et leurs manières de le jauger.

Je ne m'en sortirai pas.

Car ici, présentement, tout gronde et vocifère sous moi. Je sens la chaleur venir des étages inférieurs. La canicule est avide. Elle passe à travers les murs, traverse le béton pour m'atteindre. Elle bouillonne, s'affaisse sur elle-même pour mieux conquérir l'oxygène. Elle est assoiffée, se presse, qu'elle me braise. Qu'elle me cautérise l'âme pour en finir une bonne fois pour toutes ; je serai l'auto-dafé de la retenue. Elle m'aura, elle le sait. Et c'est un concentré estival qu'elle me balancera à la gueule.

Je suis plus que dégoûté de cette odeur sublimement odieuse. Il en faut, du cran, pour continuer de penser dans ces conditions. L'horizon crépite sous mes yeux. Tout semble changer de couleur tant ma vue tourbillonne. Les tons se mêlent et s'entrechoquent pour le sourire des esthètes. Il fait sacrement chaud ici. Chaud comme dans un poulailler de campagne au soleil de midi. Je sue, sachant pourtant pertinemment que ma transpiration ne suffira pas à éteindre quoi que ce soit si ce n'est ma propre ardeur. Je vois ma vie à travers une vitre déformée. Les reflets y jouent pour m'envoûter, me perdre dans le néant. La lumière glisse sur les vitres, les tapis et l'atmosphère feutrée. Cette pièce n'est qu'un hymne à la réflexion dorée. Ne suis-je pas qu'un réverbère réverbéré ?

Je me demande quelle partie de mon corps brûlera en premier. Les cheveux, sûrement. Mais ensuite ? Non. Ne pas penser à ça. Ne pas perdre le contrôle. Ne pas perdre ma raison, mes raisons.

D'abord me rasseoir.

Du calme, mon vieux, du calme.

Malgré tout, je suis là.

Encore là.

Je ne sombrerai pas.

C'est trop facile.

Parlant de sombrer, j'ai envie de parler de ma mère.  
L'exemple parfait d'une magnifique chute.



Ma mère était une femme émotive ; du genre à ressentir chacune des informations que réussissaient à lui transmettre ses sens. Après que mon frère et moi sommes partis vivre en ville, libres et paumés, elle s'est mise à s'en-nuyer. Dorénavant, elle allait exécuter ses tâches ménagères quotidiennes en trois heures à peine. Le reste de la journée lui appartenait alors entièrement. Elle pouvait maintenant disposer de son corps et de son esprit comme bon lui semblait durant la majeure partie de ses heures d'éveil, une première. Elle aurait pu faire ce qu'elle voulait : sortir ou rester, dormir ou agir, s'isoler ou s'ouvrir. Une nouvelle forme de liberté frappait à sa porte. Ma mère ne sut jamais aller ouvrir. Elle sut à merveille comment détruire ses chances. Par cette espèce de fascination généralisée pour le tragique que lui avait transmise sa génération ou peut-être même la race humaine depuis sa création, elle se lança dans l'admiration. Avide d'émotions préfabriquées, elle s'abonna à des dizaines de magazines à racontars sur la « vie sensationnelle des stars ». J'ai vite compris que notre départ n'avait pas été le déclencheur de cette passion ratée. Elle avait toujours eu un penchant pour ce type de curiosités. Or, la solitude la laissa seule avec son papier glacé. C'était si facile, n'est-ce pas maman ? Oui, tu as toujours voulu une vie facile.

Elle se mit donc à engouffrer des dizaines et des dizaines de racontars écrits, s'attardant soigneusement à chacun des articles, plongeant dans chacune des photographies pour y capter les émois vedettés. Elle les ressentait tous ou, du moins, s'efforçait de tous les ressentir. Elle éprouvait de la joie quand telle actrice accouchait, était vilement heureuse quand une star se faisait punir par la justice – car la justice avait toujours raison chez ma mère. Le pire survenait lors de la mort de ses idoles de jeunesse. En proie à la plus étrange des profondeurs, à la plus profonde des tristesses, elle restait parfois dans sa chambre à pleurer des jours durant. Elle disait « vivre son deuil avec les morceaux de sa vie qui avaient appartenu à cet artiste ».

Puis c'en fut une de trop. Son acteur fétiche de cinéma hollywoodien venait de mourir d'un infarctus. Toute la jeunesse de ma mère était plus ou moins liée à lui,

selon les films qui l'éblouissaient au petit théâtre de ses belles années.

Elle en fut très affectée.

Trop.

Aucune question posée, aucune émotion partagée. Fascination pour l'infini et ignorance prodiguée à celui qui, n'étant rien de mieux que son fils et qui, debout, la veillait en tentant seul de lui redonner goût à la vie, n'était que l'appendice de l'événement. Plus je tentais de la relever, plus je réalisais comment toute sa vie durant elle avait été fade, cloîtrée, soumise. Je me souvenais de ses sermons sur l'acceptation de l'ordre des choses, du destin. Avait-elle vraiment voulu m'inculquer cette passivité qui l'abattait alors ? À quoi avais-je réellement résisté ? Me comprendre à travers ses erreurs tua ma sollicitude à son égard. Non pas parce que j'avais honte de ce que j'étais devenu, mais plutôt parce que j'avais envie de ce que j'aurais pu devenir.

Ma mère est morte d'une dépression qui s'est, disons, aggravée.

Je n'étais même pas présent le jour de sa mort.

Je ne m'en sortirai pas.

Derrière cette vitre qui bientôt éclatera, la ville est là, à peine voilée par la fumée qui se dégage de l'édifice en flammes. Elle est si belle et laide, simultanément. Béton, enseignes, voitures et piétons s'y mêlent, étourdis : des millions y vivent pendant que j'y meurs. Elle est énormité : mon brasier n'y est qu'un lampion bien allumé. Pendant qu'elle respire, hoquetant sous ses buées, je sens des ailes de friture pousser dans mon dos. Le ciel est d'un gris pâle fade, hésitant entre la craie et la poussière d'Alger. Il n'est que le reflet de ces âmes blasées. Pourtant, malgré tout ce qui se trouve autour de moi, malgré tous ces éléments qui s'insèrent à ma vue, ce qui me frappe le plus se trouve au sol.

Sur ce sol, au pied de l'immeuble en flammes, gît une foule. Elle remplit les rues, s'étend sur tout un périmètre, presque un quartier. Cette foule qui, à mes pieds, quelques centaines de mètres plus bas, admire le désastre comme je

l'admire. Je vois son visage, levé vers ma détresse. Je vois sa détresse, levée vers mon visage.

Je vois ce qu'elle pense.

Je le sais.

J'ai fini par l'apprendre.

Elle n'est pas ici pour admirer, constater ou aider.

Rassemblement immédiat autour de l'immeuble en flammes. Questions posées aux secours impuissants. Émotions en thérapie de groupe. Fascination pour l'infini dégagé par la situation. Et ignorance prodiguée à une victime, parmi tant d'autres, appendice de l'événement.

Pour une dernière et ultime fois.

Cette curiosité avide me nuit.

Car cette foule bloque toutes les rues des alentours.

Elle empêche les sirènes, ces sirènes que j'entends au loin, mes pauvres secours atteindre mon tombeau.

Accourent sans fin.

Il fait chaud ici.

Je ne m'en sortirai pas.

C'est ma seule certitude.

Mon seul malheur est que du fond de leur admiration morbide, ils n'entendront pas mon cri qui les maudit.